

ÉTONNANT *iss!mes*



Laissez-moi

Marcelle Sauvageot

Extrait de la publication

Flammarion

LAISSEZ-MOI

Marcelle Sauvageot

Dans le sanatorium où elle soigne sa tuberculose, une jeune femme reçoit une lettre de celui qu'elle aime : il la quitte pour se marier avec une autre. La nouvelle est aussi brutale qu'inattendue. Plusieurs semaines durant, l'héroïne revient sur son amour perdu. Prenant peu à peu conscience des illusions sur lesquelles il se fondait, elle parvient à accepter la rupture et à la dépasser. Mais pourra-t-elle également guérir de la maladie qui la ronge ?

Par sa **justesse** et sa **sincérité**, ce court texte, salué de toutes parts depuis sa parution en 1933, possède une **résonance universelle**.



LYCÉE

ÉTONNANT *iss!mes*

ÉTONNANT *iss!mes*

MARCELLE SAUVAGEOT

Laissez-moi

Présentation par STÉPHANIE THONNERIEUX

Flammarion

Extrait de la publication

L'éditeur tient à remercier les éditions Phébus
d'avoir accepté la reprise du titre *Laissez-moi*
pour la présente édition.

© Éditions Flammarion, 2012.
Étonnantissimes, une série
de la collection « Étonnants Classiques ».
ISBN : 978-2-0812-4995-0
ISSN : 1269-8822

Avant de commencer

L'œuvre unique d'un auteur au destin tragique

Écrivain méconnu, Marcelle Sauvageot (1900-1934) peut être considérée comme une figure tragique de la littérature. Née avec le XX^e siècle, elle meurt de tuberculose à trente-quatre ans après avoir écrit cet unique récit, ici publié sous le titre *Laissez-moi* (qui reprend celui donné au texte par les éditions Phébus, en 2004). Le sujet en est simple : dans un sanatorium où elle soigne sa tuberculose, une jeune femme apprend par lettre que l'homme qu'elle aime la quitte.

Laissez-moi retrace ainsi le cheminement personnel qui, en quelques semaines, mène l'héroïne à l'acceptation d'une rupture et à son dépassement. Le renoncement se construit au fil du texte : la narratrice revient sur le passé de sa relation amoureuse et met au jour les illusions sur lesquelles elle se fondait ; elle prend conscience de sa complaisance passée et de la médiocrité de celui qu'elle aimait.

Deux thèmes dominent ce texte qui s'apparente à un long « commentaire », pour reprendre le titre original de

l'œuvre à sa parution en 1933 : la rupture amoureuse et la redoutable maladie qu'est alors la tuberculose, toutes deux intimement liées dans le récit (« Si tu m'aimes, je guérirai »), et qui plongent la jeune femme dans la solitude. Cette situation lui permet d'effectuer un retour sur soi et de mener une réflexion sur la nature du sentiment amoureux et des liens qu'il implique.

À quel genre appartient ce texte exactement ? Il se métamorphose par glissements successifs : entre journal intime et roman épistolaire (« Demain je t'écrirai »), entre monologue et dialogue, entre confession romancée et fiction autobiographique. Le caractère épistolaire de nombreuses séquences du récit finit par disparaître : si l'héroïne interpelle souvent celui qu'elle a aimé, c'est pour lui dire qu'elle ne s'adressera plus à lui (« Je ne vous écris pas, parce que je veux vous oublier »). Le dialogue mis en place avec l'absent vise singulièrement une rupture de communication et se transforme en dialogue avec soi.

Laissez-moi a séduit ses contemporains : à sa parution, le récit a été salué par les plus grands – Valéry, Gide mais aussi Claudel. La voix féminine qui s'y exprime ne finit pas d'émouvoir le lecteur – elle évolue de la cruelle déception d'un abandon à la sincérité d'une analyse parfois teintée d'ironie, d'une lucidité amère à l'espérance d'un après. La résonance actuelle de ce court récit se mesure aussi bien à l'intemporalité de la crise évoquée (un amour malheureux, une maladie grave) qu'à la justesse de la voix qu'elle fait entendre.

C[h]œur de femmes sorties de l'oubli

L'œuvre de Marcelle Sauvageot a été publiée la première fois en 1933 à cent soixante-trois exemplaires. Sa réédition chez Phébus en 2004 est un véritable succès : le volume atteint plus de soixante-cinq mille exemplaires vendus. Bientôt, la critique souligne la parenté du texte avec un roman par lettres de Constance de Salm, *Vingt-Quatre Heures d'une femme sensible*, qui a été publié en 1824 avant de sombrer dans l'oubli puis de réparaître en 2007 (toujours chez Phébus), et de susciter l'enthousiasme du plus grand nombre.

Ainsi, la première décennie du XXI^e siècle a vu le succès de la réédition de ces deux récits délaissés par l'histoire littéraire. Hasard des redécouvertes ? Pauvreté de l'actualité à laquelle on a peine à croire ? Charme d'un genre « désuet », le roman par lettres ? Curiosité pour des œuvres remarquées en leur temps et presque effacées depuis de la mémoire collective ? On peut en tout cas établir un parallèle entre ces deux textes bien au-delà de la question de la postérité littéraire.

Tout comme *Laissez-moi* est le seul texte publié par Marcelle Sauvageot, *Vingt-Quatre Heures d'une femme sensible* est l'unique roman et la seule œuvre sentimentale d'un écrivain qui fut une poétesse doublée d'une moraliste. Si les auteurs des deux œuvres sont des femmes, elles mettent également en scène des femmes. Les deux textes se ressemblent sur le plan de l'énonciation. Dans *Vingt-Quatre Heures d'une femme sensible*, l'héroïne voit

son amant disparaître au bras d'une autre, un soir d'opéra. Torturée par la jalousie, elle adresse à celui-ci une succession de quarante-six lettres, reflets du tourbillon des émotions qui l'étreignent durant une journée. Elle fait ainsi écho au discours subjectif et bouleversant d'authenticité de la narratrice de *Laissez-moi*. À un siècle d'intervalle, dans des situations historiques et sociales très différentes, deux voix semblables émergent : deux adresses de femmes à leurs amants respectifs, suscitées par une intense crise amoureuse ; deux solos où l'expression de la sincérité possède un indéniable pouvoir d'attraction et suscite, sinon l'identification, du moins l'empathie, où celui qui est atteint est moins l'amant interpellé que le lecteur. En effet, dans les deux cas, si le personnage masculin est totalement ou en partie seulement le destinataire de l'écrit, on ne sait pas s'il en aura un jour connaissance, et on peut même penser qu'il n'en sera rien.

A-t-on affaire pour autant à des « romans de femmes », expression désignant un stéréotype du roman épistolaire principalement produit entre la fin du XVII^e et le début du XIX^e siècle, un roman écrit par des femmes, sur des femmes, pour des femmes ? On peut en douter, même si les sentiments et les situations évoqués ont longtemps été associés à la féminité. Existe-t-il d'ailleurs une écriture féminine ? Dans les ouvrages considérés, où l'auteur aussi bien que l'énonciatrice sont des femmes, il paraît difficile d'identifier des faits de style manifestant une féminité du langage, car ces derniers sont avant tout liés à une époque, à une culture et à une situation de communication.

Plus que la question de l'écriture féminine, c'est celle de la singularité de ces deux voix qui retient l'attention de chaque lecteur : elles se situent à ce niveau de l'intimité où personne d'autre que soi n'a accès ; c'est donc avec une intensité toute particulière qu'elles résonnent en chacun de nous...

Laissez-moi

7 novembre 1930

« Tu vois là une preuve d'amour, n'est-ce pas ? » Le rythme du train scandait cette phrase incessamment. J'avais froid ; j'essayais de dormir, crispée dans un coin. – Comme j'avais froid ! – Pourquoi ce train était-il parti ? L'angoisse que l'on ressent quand on fait une bêtise me serrait la gorge ; j'avais quitté un fragile bonheur pour retourner dans ce sanatorium¹ ; c'était bête. J'avais eu un peu de joie ces quelques semaines ; sans doute allais-je, en compensation, recevoir un gros chagrin.

« Tu vois là une preuve d'amour, n'est-ce pas ? » Je revoyais le visage tourmenté qui me disait cette phrase la veille au soir. Et je revoyais, par surimpression, ce même visage, tout près du mien, avec de grosses larmes dans les yeux, qui me disait : « Épousez-moi, vous me tromperez... » J'aurais voulu que la scène recommençât pour embrasser cette tête et dire : « Je ne vous tromperai

1. Établissement de santé où l'on soignait les tuberculeux.

pas. » Mais les choses ne recommencent pas ; et cette phrase, je n'avais pas dû la prononcer, car je ne sais pas parler quand il faut, ni du ton qui convient. Je suis trop émue et je deviens dure pour ne pas me laisser aller à l'émotion. Comment pouvoir faire sentir tout le bouleversement que produit une émotion au moment précis où elle a lieu ? Endormons-nous sur cette phrase berceuse et douce : « Tu vois là une preuve d'amour, n'est-ce pas ? » Je t'envoie un baiser dans l'air. Si tu m'aimes, je guérirai.

Et quand je serai guérie, tu verras comme tout sera bien. Il me plaît de te dire « tu » puisque tu n'es plus là. Je n'ai pas l'habitude, il me semble que c'est défendu : c'est merveilleux. Crois-tu que je pourrai bien te dire « tu » un jour ? Quand je serai guérie, tu ne trouveras plus que j'ai mauvais caractère. Je suis malade. Tu m'as dit que les malades s'efforçaient d'être plus doux avec ceux qui les entouraient ; et tu m'as cité de beaux exemples. Je ne t'aime pas quand tu fais des sermons ; tu me donnes envie de bâiller, et, si tu me fais des reproches, c'est que tu m'aimes moins : tu me compares à d'autres. Les malades sont doux, mais moi je suis épuisée ; toute ma force s'use à continuer et à dire « merci » à ceux qui ne comprennent pas. Mais toi, qu'avais-tu besoin d'un « merci » ? Tu n'as pas compris parce que tu ne sais pas. Je t'ai demandé de quelle humeur tu serais, si pendant huit jours seulement tu ne dormais pas. Tu m'as répondu que cela ne t'arrivait

jamais, mais que ça ne devait pas être agréable. Évidemment tu ne comprends pas. D'ailleurs je sais : quand nous étions à la campagne, tu n'étais pas content ; tu aurais voulu être à Paris où ton amie était. Alors tu étais pressé de repartir et tu me trouvais agaçante. Vois-tu, c'est encore une chose qui s'est tournée contre mes désirs : je croyais te faire plaisir en te demandant de venir. À Paris tu es bien plus gentil... et tu me trouves bien plus gentille : elle est là. Et puis tu n'aimes pas les malades. Tu serais d'avis, je crois, qu'on les enferme, qu'on les supprime. Il faudrait que tu sois malade.

« Tu vois là une preuve d'amour, n'est-ce pas ? » Que faut-il croire de cette phrase ? Je sais que tu ne m'aimes plus. Avec quel soin comique évites-tu de me dire : « Je vous aime ! » Tu ne m'auras rien promis. Et pourtant il serait si bon pour moi qui suis seule et qui pars au loin de me bercer sur ton amour avec confiance. J'ai besoin de lui : je voudrais le retrouver quand je reviendrai guérie. La certitude que quelqu'un continue à aimer et à attendre, pour qui le reste n'est qu'un dérivatif¹ momentané et sans pouvoir, est un grand bonheur pour un malade : il a la sensation que la vie qu'il a laissée s'est aperçue de son absence ; il ne peut pas imaginer un avenir neuf ; faible et souffrant de la rupture brutale

1. Activité qui permet à l'esprit de se détourner de ses préoccupations.

avec le passé, ce qu'il demande à « plus tard », c'est de continuer en mieux ce qui était autrefois.

J'aimerais conserver en moi comme un talisman le souvenir d'hier soir. Fermons les yeux pour que l'illusion revienne. C'est la même chose qu'en rêve : il ne faut pas bouger. Je t'aime.

Tenay-Hauteville !

J'ai peur. Je voudrais ne pas descendre.

Je voudrais me mettre dans un coin où l'on ne me voie pas. Je voudrais m'oublier moi-même. Quelle joie ce serait de continuer le voyage très loin avec le train ! J'ai attendu en vain une indication du hasard : tout a paru me pousser à partir. Que fallait-il faire ? Maintenant il faut descendre et aller dans cette maison triste. Mais pourquoi faut-il ? Je sens dans les jambes l'hésitation presque voluptueuse qui fait rester immobile quand on a juste une minute pour faire une action décisive. On dit : « Je ne bougerai pas, je ne bougerai pas... » et à la dernière seconde on fait avec une rapidité incroyable, avec une espèce de folle panique, l'acte qu'on hésitait à accomplir. Je suis brave ; je suis descendue ; j'ai rempli toutes les formalités avec méthode pour me prouver que je suis forte. Quelqu'un m'aime à Paris : je reviendrai. Il pleut et il y a du brouillard ; il est quatre heures, le jour est presque tombé. Il ferait

bon à cette heure dans un petit appartement bien chaud prendre le thé avec lui. Nous parlerions du temps où nous étions petits. Il pleut, et il fait noir. Je regarde intensément le sanatorium pour prendre d'avance toute la souffrance que je vais y ressentir. J'aurai peut-être moins mal. Des hommes et des femmes en robe de chambre, des yeux caves¹, des toux ; je me sens redevenir malade. Pourquoi suis-je revenue ? Et dans ma chambre je m'écrase sur une chaise ; un lourd manteau gluant d'ennui, de maladie, de désespoir me plaque les épaules : j'ai froid. Mon beau rêve s'en va en morceaux. Je n'entends plus la voix, je n'ai plus l'enveloppement de son amour. Quand, le matin, le jour nous éveille d'un rêve, nous essayons en fermant les yeux et ne bougeant pas de reconstituer la scène et de la continuer. Mais la lumière du jour a tout détruit : les paroles n'ont plus de timbre, les gestes n'ont plus de sens. On dirait un arc-en-ciel qui s'évanouit : quelques teintes survivent un instant, disparaissent, semblent revenir : il n'y a plus rien. C'est ainsi que tout mon beau songe s'en va. Est-il possible qu'il n'y ait plus rien ? Je répète stupidement : m'en aller d'ici... et j'essaie de rattraper les morceaux pour faire revivre la soirée d'hier. Mais c'est un mirage qui se casse.

Demain je t'écrirai et je ne saurai plus te dire « tu », je t'écrirai et je ne saurai pas te dire tout ce que je te dis dans

1. Creusés.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHRN000284.N001
Dépôt légal : juin 2012

